Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 48

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette
Autor: Desly, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248261

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 4 décembre 1898 — N° 48 — Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Les guerres de Bourgogne
ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

Le 2 novembre, les Bernois paraissent sous les murs de Héricourt. Là, ils sont rejoints successivement par les contingents des Confédérés, à la ville de Bâle, de l'Evêché, de l'Alsace, de la Forêt-Noire, du Brisgau, du Hegau et du Kleggau. Le 8 novembre le nombre des combattants s'élève à 18.000. Il y a 8000 Confédérés et 2000 Strasbourgeois avec 250 chevaux et un train d'artillerie ; la ville de Bâle a fourni 2000 hommes ; l'évêque de Bâle, lui, n'a pu joindre à l'armée confédérée que les hommes de l'Ajoie et de la vallée de Laufon ; les soldats du reste de ses états sont occupés ailleurs.

Sous les murs de Héricourt, les chefs de l'armée alliée tiennent conseil et se décident à faire le siège de la ville. Héricourt était l'une des places les plus fortes de la Franche-Comté par sa situation entre les Vosges et le Jura, elle était pour ainsi dire la clef de la porte naturelle qui met en communication l'Alsace avec la Haute-Bourgogne ; c'était le Belfort de nos jours. La ville et le château étaient bien fortifiés et défendus par une garnison importante.

Les travaux du siège commencèrent le mardi 8 novembre. Bâle et les villes d'Alsace avaient amené de gros canons et les Strasbourgeois avaient leur grande *boîte* traînée par dix-huit étalons. Cependant l'artillerie alliée avait beau tirer ; les murs de Héricourt étaient solides et ne s'écroulaient pas. On accusait les artilleurs d'incapacité et l'impatience générale était augmentée par un froid rigoureux.

Ce furent les Bourguignons eux-mêmes qui se chargèrent d'accélérer la marche des opérations. Une armée bourguignonne, forte de 10, 000 à 12, 000 hommes et commandée par Henri de Blamont, s'approcha dans l'intention de faire lever le siège de la ville. Son but était de profiter des hauteurs boisées qui sont au nord de Héricourt pour surprendre les Confédérés et les battre dans leur propre camp. Mais les alliés eurent connaissance de l'approche des ennemis et prirent la résolution de marcher à leur rencontre. Ils se mirent en mouvement le dimanche 13 novembre, traversèrent la forêt de chênes qui se trouve au nord de Héricourt, puis s'engagèrent dans des terrains coupés par des ravins et couverts de bosquets et rencontrèrent tout à coup la cavalerie ennemie qui formait l'avant-garde. Les Bourguignons avaient leur camp près du village de Passavant situé au nord de Héricourt, à quinze kilomètres de distance; ils venaient de le quitter et avaient fait prendre les devants à leur cavalerie qui était leur force principale et qui, espéraient-ils, aurait vite mis en déroute les alliés dont l'armée ne se composait guère que d'infanterie. A peine les Confédérés eurent-ils aperçu l'ennemi que, comme le dit Schilling, qui était du nombre des combattants, « ils se mirent à genoux pour faire leur prière, selon la bonne habitude de leurs ancêtres » et qu'ils formèrent deux colonnes pour attaquer de deux côtés à la fois. L'attaque fut vive et impétueuse. Etonnés de se voir assaillis si vigoureusement par de simples piétons, la cavalerie bourguignonne prit peur quand elle vit le gros de l'armée suisse arriver en masses serrées, se débanda après avoir opposé une courte résistance, jeta même le désordre dans les rangs de l'infanterie et l'entraîna dans sa fuite. Du reste, le terrain où se livrait le combat, tout couvert de bosquets, d'étangs et de canneaux était trop défavorable à la cavalerie bourguignonne pour évoluer avec quelque chanse de succès. L'infanterie suisse chassa l'ennemi devant elle, massacrant tous ceux qu'elle atteignait jusqu'à la distance d'un demi-mille, après quoi la poursuite fut continuée par la cavalerie. Schilling fait observer que chez les Confédérés, à l'encontre des Bourguignons, l'infanterie et la cavalerie se prêtaient constamment un mutuel concours. « Toujours, dit-il, les bons compagnons précédaient et accompagnaient les cavaliers, et assommaient et transperçaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Ils disaient aussi aux cavaliers et leur criaient: Chers Messieurs, frappez dru et ne vous ménagez pas ; nous ne vous abandonnerons pas et s'il le faut, nous vous aiderons à abattre les chevaux.

Un riche butin attendait les vainqueurs. Le camp bourguignon était plein d'objets précieux que les seigneurs bourguignons traînaient à leur suite et de provisions qui tombèrent entre les mains des Confédérés. Ceux-ci trouvèrent excellents le pain blanc, la bonne viande et surtout le vin de Bourgogne. « Ils mangèrent et burent à cœur joie, dit Schilling, et tous étaient contents et joyeux. » Il ne fut pas facile d'arracher les soldats aux délices de leur festin. A l'arrivée de la nuit, les chefs furent obligés de vider des tonneaux pleins de vin pour mettre un terme au désordre et à l'indiscipline qui s'étaient emparés de leurs gens.

Le lendemain, la garnison d'Héricourt continuait à se défendre, ignorant ce qui s'était passé. Les collines et les forêts l'avaient empêchée d'observer les mouvements des combattants. Les Confédérés se chargèrent d'annoncer aux assiégés la défaite des leurs et pour les assurer du fait ils les conduisirent sur le champ de bataille, où gisaient de 1600 à 1800 Bourguignons tandis que les alliés n'avaient perdu que 70

Fueilleton du *Pays du Dimanche* 2

DRUMETTE

PAR

CHARLES DESLY

Un grondement se fit entendre parmi les sans-culottes.

— Il n'y a plus de baron, dit l'un deux.

— Plus de monsieur, dit un autre.

C'est juste... excusez-moi !... balbutia le jeune Savoyard, qui durant son voyage s'était mis au fait des exigences du jour. Je voulais dire le citoyen Drumette. Indiquez-moi, de grâce où, je puis le trouver.

— Où sont les traitres, répondit le plus farouche de la bande, où sont les ennemis de la France.

— Et la demoiselle ? osa questionner encore l'adolescent.

— Il n'y a plus de demoiselle ! s'écria la même voix.

— Et ma sœur Claudine ? murmura notre pauvre agneau fourvoyé parmi ces loups.

Ils commençaient à se fâcher, lui montrant déjà les dents.

Le sergent intervint :

— Camarades, commanda-t-il à ses hommes, aidez-moi donc à flanquer à la porte ce galopin-là !

Et lui-même, donnant l'exemple, il prit Claude par les épaules et le fit pirouetter sur les talons pour le pousser dehors ; mais, après un clignement d'œil à son adresse, et lui disant tout bas :

— Attends-moi dans la rue... Quand je sortirai, emboîte le pas... mais à distance et jusqu'à ce qu'un signe t'appelle à l'ordre... Motus !

Notre héros n'était pas encore revenu de sa surprise, qu'il se trouvait déjà sur le trottoir.

Où donc avait-il entendu cette voix... cet accent du pays ?

Au bout d'un quart d'heure, le sergent reparut en dehors de l'hôtel, regarda de droite et de gauche, et voyant que Claude attendait de ce côté, le rejoignit et le dépassa, sans paraître l'avoir reconnu, s'éloignant d'un pas cadencé, mais superbe.

Le jeune Savoisien n'eut garde de manquer à la consigne, et, tout en l'escortant, il l'examinait, il l'admirait.

C'était un beau militaire, alerte et d'une désinvolture martiale. A peine avait-il vingt-cinq ans.

Il tourna plusieurs rues, atteignit un boulevard presque désert, et, se retournant enfin, attendit à son tour.

Claude s'empressa d'obéir à ce muet appel.

— Accoste !... lui dit le sergent, et dévisage-moi de près. Ne me reconnais-tu pas ? Voyons, Claude Guichard ?

— Jean-Marie ! s'écria Claude.

hommes. Alors les défenseurs de Héricourt se rendirent à condition qu'ils pourraient se retirer avec armes et bagages.

Maîtres de Héricourt, les alliés remirent la ville entre les mains de l'archiduc d'Autriche dont les états étaient voisins. Puis, peu soucieux de poursuivre au milieu des rigueurs de l'hiver leur campagne si bien commencée, ils rentrèrent dans leurs foyers, Bernois, Fribourgeois et Biennois traversèrent de nouveau les gorges de l'Evêché et arrivèrent à Bienne le 25 novembre.

Tandis que les contingents de l'Ajoie et de la vallée de Laufon prenaient part au siège et à la bataille d'Héricourt, les hommes de la seigneurie de Delémont, de la prévôté de St-Ursanne, de celle de Moutier et de la seigneurie des Franches-Montagnes, au nombre de 500, assiégeaient le château de Franquemont et s'en emparaient. Ce château était occupé par une garnison qu'y avait mise le duc de Bourgogne, malgré le sire, Claude de Franquemont.

Adam Gœuffi, envoyé par le conseil de Bienne pour s'enquérir de l'état des opérations du siège de Franquemont, arrive sur le plateau des Franches-Montagnes le 10 novembre. Dès le lendemain, il expédie un rapport à Bienne. Il a rencontré, dit-il, Humbert Briton, maire de Delémont, et Jean Wumar, maire de St-Ursanne; il a appris d'eux que les hommes de Delémont, de Moutier et de St-Ursanne, au nombre de 500 et avec trois drapeaux, tiennent le château de Franquemont étroitement bloqué ; le 10 et le 11 novembre, les assiégeants se sont emparés d'une porte-cochère, d'un pont-levis et de sept portes, ainsi que de l'avant-cour où 40 soldats ont déjà pénétré ; le reste des assiégeants se tient dans la vallée, au pied du château, autour des maisons qui en dépendent. Hier (le 10 novembre), ajoute-t-il, le seigneur de Franquemont a crié du haut des murs aux chefs des assiégeants : « Je n'ai pas mérité d'être traité de la sorte par Son Altesse de Bâle ; je rendrais volontiers le château, mais ceux qui l'occupent ne veulent pas y consentir. » Ce matin (le 11 novembre) la garnison du château a suspendu un sabre nu au murs du côté du Doubs et a crié aux Bourguignons qu'on apercevait sur la rive opposée : Bientôt, bientôt ! » Les assiégeants concluent de là que les assiégés ont l'espoir d'être bientôt débloqués. L'envoyé de Bienne a appris également qu'il n'y a point d'ennemis dans la montagne de Trévillers, que les hommes de l'évêque occupent tous les passages et tous les gués du Doubs qu'ils ont bien l'intention de ne pas s'en aller avant de s'être rendus maîtres du château de Franquemont ; et qu'ils demandent que Bienne leur envoie un renfort de 100 hommes. Adam Gœuffi dit encore que le 10 novembre une arquebuse est arrivée de St. Ursanne et que le soir du onze quelques arquebuses à croc doivent arriver de Delémont. Gœuffi a rencontré aussi le maire de Courtelary qui a été dans l'avant-cour du château de Franquemont et qui a réuni 60 hommes dans le vallon de St-Imier. Il croit donc que si Bienne envoyait 20 arquebusiers, ce renfort serait bien suffisant. (Archives de Bienne, CXX, 318.)

Comme je l'ai dit plus haut, les soldats de Jean de Venningen finirent par s'emparer de Franquemont, puis firent une incursion, dans la montagne de Trévillers qu'ils purgèrent d'ennemis.

Par la conquête dn château de Franquemont l'évêque de Bâle réunit à ses états les localités dépendantes de la Seigneurie et situées sur les deux rives du Doubs, c'est-à-dire Goumois, Montbaron, Gourgouton, Vautenaivre, Belfonds et quelques métairies voisines de ces hameaux.

(A suivre) J. JECKER
curé de Moutier.

— A la bonne heure ! fit le sergent. Jean-Marie Guéret, dit Bellerose, né natif de Chambéry, presque un cousin. Nous sommes tous cousins là-bas !... Je suis donc bien changé ?

— A votre avantage, sergent... L'uniforme qui vous va si bien... Et puis, les moustaches, le sabre, enfin tout !...

— En avant !... marche !... interrompit Guéret, nous pouvons causer maintenant.

(La suite prochainement.)

Au Poste

PAR

CAMILLE BRUNO

Toute la cohue du jour de l'an. Des fiacres en travail et des piétons en détresse ; des paquets égarés et des enfants éperdus ; des cris, des gestes, des disputes ; tout cela compliqué d'un brouillard qu'envierait Londres, si Londres pouvait envier quelque chose.

Il est trois heures, et déjà le gaz fait l'intérim du soleil. A sa lueur mesquine, l'œil aperçoit çà et là quelques points de repère : le magasin de bonbons, tout émaillé de cornets en satin rose ; la Morgue, avec sa façade désolée ; le couvent des Trinidades, avec sa croix de fer ouvragé ; puis, tout auprès, la lanterne rouge du poste de police.

Rude journée pour l'inspecteur de l'établissement. En a-t-on amené depuis ce matin, des ivrognes, des pick-pockets, des pierreuses ! C'est à croire que la lie Parisienne s'écoule comme un stock de fin d'année. La salle est encore toute pleine de gueux à face de diable, mais il paraît que ce n'est pas fini, car voilà un gardien de cimetière qui vient d'entrer, traînant après lui une pauvresse,

— Tiens ! c'est vous, père Durand ?

— Eh oui, c'est moi, Monsieur Loubeau, même que vous seriez bien aimable de m'expédier mon affaire, parce que je voudrais rentrer chez moi, donner les étrennes à mes mioches.

— Volontiers ; de quoi s'agit-il ?

— Oh mon Dieu, toujours la même chose ; seulement, cette farceuse-là m'a donné plus de peine que tous les autres réunis. Voilà six mois que je la guette. J'ai commencé à la flairer du jour où, en époussetant le caveau des Chaulieu, j'en ai vu les couronnes dépiotées comme par un rat. Mais ce matin, elle ne se bornait pas à prendre une fleur, voyez !

Et il se tourna vers la voleuse qui tenait encore à la main une splendide couronne de gardenias frais éclos.

C'était une petite femme ratatinée, dont le corps courbé par l'habitude de la couture, annonçait dix ans de plus que le visage. Sa peau était blanche et nette, avec seulement un léger feu sur les joues, au dessous des yeux. Dans ses haillons elle arborait un deuil si scrupuleux que la piqure blanche de son châle était passée à l'encre, et que l'empeigne de ses bottines en cuir jaune se cachait sous une couche de cirage. Elle semblait chercher une issue pour fuir la foule qui s'attroupait, mais les doigts du gardien lui serraient le poignet, et le regard de l'inspecteur ne la quittait pas d'une seconde.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda ce dernier, suivant la formule administrative.

Elle eut un mouvement pour se justifier, mais changeant aussitôt de projet :

— A quoi bon ? dit-elle. Vous ne me croiriez même pas.

— Niez-vous la préméditation ?

— Je ne nie rien. Il y a des circonstances en ma faveur ; mais est-ce que les hommes peuvent comprendre ça ?

Elle serra son châle autour d'elle et se rencogna contre le mur avec un air d'indifférence entée qui exaspéra le gardien.

— Voyez, la coquine ! Elle ne veut pas même demander pardon ! C'est pourtant quelque chose, petite créature que j'avais tant pomponnée nace péché là : voler les morts !

Et sur toutes ces faces abruties ou scélérates, qui remplissaient la salle du poste se peignit l'horreur craintive et irraisonnée qu'a le peuple pour les sacrilèges.

Elle haussa les épaules et se détourna un peu plus. L'inspecteur vit qu'il n'en tirerait rien, prit le procès-verbal des mains du père Durand, et se tourna vers d'autres prévenus dont c'était le tour d'interrogatoire.

Mais une vieille religieuse à cornette blanche qui venait d'entrer pour demander son chemin aperçut la petite femme en deuil. Son fin regard de connaisseuse devina sous ce châle déteint une douleur respectable, et son instinct guérisseur la fit se rapprocher de la pauvresse.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma bonne ? lui dit-elle de sa grosse voix toute fondante de pitié ? est-ce que vous ne pouvez pas vous disculper ; on est pourtant pas trop méchant, ici. Peut-être vous expliquez-vous mal ?

La petite femme leva des yeux pleins de larmes vers son interlocutrice.

— Allez, ma sœur, mon crime n'est pas grand, et je n'aurais pas de peine à le prouver... mais voyons, est-ce que je peux parler devant tout ce monde ?

— Tenez, reprit la sœur qui s'était assise auprès d'elle, en vous poussant un peu, personne ne pourra nous entendre, et si vous voulez me dire, à moi, ce qui vous arrive, je vous promets de parler pour vous. J'ai soigné monsieur Loubeau pendant une angine, et il en est plus reconnaissant que ça ne vaut. Il vous relâchera pour me satisfaire ; mais il faut le mettre au courant. Voyons... entre femmes, on peut tout se dire... et puis vous pouvez parler bas. J'ai l'oreille fine.

— Ah ! ma bonne sœur, je ne vous tiendrai pas longtemps loin de vos malades, quoique peut-être ils ne soient pas si à plaindre que moi. Voici l'affaire :

Je n'ai jamais été bien riche, mais je ne craignais pas le travail et j'avais une assez bonne santé. Mes parents ne m'aimant guère et mon mari ne m'aimant point, je pouvais, après leur décès, jouir encore bien sincèrement de l'existence avec le seul être dont le cœur fût pareil au mien avec ma fille ! Ce que c'était que cette enfant là, ma sœur, je ne peux pas vous le dire. Des choses comme ça, on doit les taire ; elles font douter de la bonté de Dieu qui vous donne des anges pour les reprendre... et puis il y a une pudeur à parler des morts ; vous comprenez, n'est-ce pas, ma sœur, que puisqu'il fallait, pour m'expliquer, nommer ma petite, je n'ai pas voulu le faire devant ce vilain monde ?

La religieuse fit un signe d'acquiescement.

La prévenue continua :

— L'année dernière, à quinze ans, elle fut prise de la poitrine. Ça dura trois mois à la soigner, sans coudre une minute, avec des médecins qui me prenaient jusqu'au dernier sou sans que j'y fasse attention ; et tout cela pour rien ! rien ne l'a guérie, pas même mon souffle que je lui passais toutes les nuits dans la bouche, en tâchant d'attraper le sien pour mourir. Elle est partie sans m'emmener, un jour que les lilas s'ouvraient devant sa fenêtre et que le soleil lui dansait dans les yeux... Voilà pourtaut la première fois que je reparle de ça !

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes, puis, reprenant courage sous la chaude étreinte de la religieuse :

— Naturellement je dépensai mes derniers centimes pour qu'on lui fasse une tombe, et c'est là que je passai mes journées. J'y portais mon ouvrage quand on voulait bien m'en donner. J'étais pauvre comme Job, mais ça m'était bien égal. Pourtant j'avais comme une idée fixe qui me tenait : il faut que je vive ; sans ça, qui tiendrait compagnie à ce pauvre cadavre ? Et je tâchais de gagner mon pain, ce qui n'arrivait pas tous les jours.

A force de regarder la tombe de mon enfant, je trouvais ça bien nu et bien froid, pour une